

Jean-Fred Bourquin

Paul Buissonneau en mouvement

Montréal, Les Éditions du Boréal, 2017, 305 pp.

Voilà un livre important par sa thématique, par sa construction et par sa documentation. Il porte sur un homme marquant pour le théâtre et la culture au Québec. Jean-Fred Bourquin nous y présente son ami Paul Buissonneau (1926-2014) sans l'enfermer dans les normes du discours universitaire qui lui conviendraient si mal. Tout est vivant ici. Cela s'apparente à une pièce de théâtre avec deux personnages centraux : l'auteur qui tisse les fils narratifs et, face à lui, Buissonneau (qu'il connaît personnellement depuis 1983) qu'il fait parler, qu'il cite, dont il explore les forces créatrices, les ambivalences et les paradoxes.

S'ajoutent à eux, convoqués par l'auteur en chair et en os, trente-six témoins directs ayant travaillé avec Buissonneau qui forment un chœur libre, sérieux, engagé dans les divers métiers du théâtre : parmi eux, des comédiens (Andrée Lachapelle, Gabriel Arcand, Marcel Sabourin, Valérie Blais, Lothaire Bluteau, Yvon Deschamps, Pascale Montpetit), des auteurs dramatiques (Michel Tremblay, Wajdi Mouawad), des metteurs en scène (André Brassard, Yves Desgagnés, Eric Jean, Denise Guilbault, Denis Marleau, Lorraine Pintal), des chanteurs (Fred Mella, Robert Charlebois, Louise Forestier), des journalistes et critiques (Normand Biron, Robert Lévesque, Simon Durivage), le costumier François Barbeau et d'autres. On voit qu'il s'agit des piliers de la vie théâtrale de Montréal principalement, et du reste du Québec grâce à la télévision et aux tournées des productions théâtrales. Cela donne une très grande quantité de récits détaillés et d'appréciations inédites qui permettront des travaux ultérieurs sur cette époque.

L'originalité du livre est précisément dans le rôle de ce chœur antique, directement interrogé par Jean-Fred Bourquin sur le climat de l'époque, sur leur rencontre personnelle avec ce personnage exubérant, inclassable et «gueulard» qui les engage et les dirige, sur les apprentissages, sur les éclats de colère, sur les exceptionnelles qualités des productions où ils ont eu, disent-ils tous, la chance de travailler, de découvrir ce métier et de se découvrir eux-mêmes à la fois. «Au final, écrit l'auteur, ce livre se lit comme une composition à plusieurs voix qui fait entendre l'histoire de la scène au Québec depuis le milieu du XXe siècle.» (p.16). Les récits du chœur varient selon les générations et les caractères. Chose étonnante, c'est à eux plus qu'à Bourquin que reviennent les jugements de valeur sur l'œuvre de Paul Buissonneau. Cela va de la fascination dont témoigne Pascale Montpetit (pp.114-

115) à l'appel au génie auquel concluent Gabriel Arcand, François Barbeau et Lothaire Bluteau (p.114). Cependant, l'auteur ne censure pas la part d'ombre des relations de Buissonneau avec son entourage qu'il a souvent tyrannisé, insulté, violenté verbalement et maltraité, selon les mots de Jean-Louis Millette, Marcel Sabourin, Benoît Dagenais et d'autres. Manon Bouchard témoigne : «Parfois j'ai ramassé certains comédiens en larmes après qu'ils eurent subi les foudres de Paul. S'il avait été avec moi le quart aussi dur qu'avec eux, je n'aurais pas continué.» (p.249). Notons au passage que c'est bien pour des comportements semblables dans son enseignement que l'on fait cette semaine procès dans la presse à un autre grand professeur d'art dramatique. On sait cela au sujet de Buissonneau parce que son biographe et ami Bourquin accorde priorité à la dimension de vérité dans son portrait. C'est ce qui rend le livre intéressant.

Ces gens de théâtre que l'auteur a fait parler sont restés autour du maître Buissonneau avec affection et avec la volonté de développer leurs techniques de jeu parce qu'ils avaient la certitude d'avoir rencontré un homme d'exception qui ne cadrait avec les institutions ni en France, ni ici. Une sorte d'autodidacte partiel «très extraverti, exubérant», «volubile, avec une énergie fantastique» (p.63). Sylvain Galarnau parle des deux plus grandes qualités de Buissonneau comme étant la générosité et une curiosité à toute épreuve. La richesse et la force de son imagination font l'unanimité. Il leur apprend l'espace, la corporalité, le souffle, les mots, le rapport aux objets.

Si l'auteur laisse ainsi les témoignages concrets et les jugements déterminants sur la personne et sur le travail de mise en scène, de direction d'acteurs, de décorateur, d'instructeur d'expression corporelle de Buissonneau à ceux qui ont été très proches de lui, quel rôle se donne-t-il à lui-même? Un rôle apparemment modeste. Il tient les rênes du décor du livre qui n'est pas une biographie linéaire. On voit qu'il dessine de grandes fresques appuyées par une recherche documentaire minutieuse et serrée. C'est ainsi qu'il est allé visiter l'appartement du XIII^e arrondissement de Paris où Buissonneau a passé son enfance et traversé la mort de son père puis celle de sa mère. Bourquin a retracé tous ses écrits connus et inédits (très présents dans la construction de cette polyphonie), ses voyages, son retour en France pour un an en 1961, sa maison de campagne à Mandeville, la création du Théâtre de Quat'Sous, etc. Plusieurs photos soutiennent le propos. Ces récits fins et très précis qui font revivre la période de la guerre et de l'occupation à Paris, la place de la chanson française et celle des Compagnons, le climat culturel au Québec à l'arrivée de la télévision et de la fameuse Roulotte du Service des loisirs de la Ville de Montréal, tout sonne juste et bien proportionné. Or, cela est étonnant de la part d'un ancien acteur, journaliste et

producteur suisse, attaché à la Télévision suisse romande lors de son premier voyage au Québec en 1976, et qui n'émigra pas chez nous. En particulier, sa description de la crise identitaire majeure suscitée/cristallisée par le «scandale» des *Belles-sœurs* et, à un moindre degré, par l'*Osstidcho* en 1968 remet en place les attitudes et les normes d'un passé qui n'est plus si récent. Il y a là une surprenante compréhension des enjeux historiques et culturels du temps.

Les tranches du récit sont entrecoupées de reprises des trente-six voix plutôt convergentes du chœur comme en une spirale qui fait plusieurs fois le tour des passions, des talents et des angoisses de Buissonneau dans notre société. C'est une construction littéraire savante et très efficace. Ces tableaux mettent trois registres en relation. Tout d'abord, le livre dessine la trajectoire de la vie de Buissonneau. On voit un homme marqué par son enfance difficile et triste. On montre les audaces et les craintes qu'il a conservées, sans effacer les rugosités explosives de ses comportements. Le second registre qui est visité et revisité en plusieurs lieux du récit, c'est l'émigration qui avait fait de Buissonneau quelqu'un d'intérieur/extérieur en France autant qu'au Québec. C'est une question complexe et fort intéressante qui le plaçait entre deux chaises et lui permettait de voir les failles et fissures dans le discours de part et d'autre de l'Atlantique. «Paul gueulait tout le temps. Contre les Français (rire). Je lui disais "Crisse, Paul, t'es français! T'es pareil comme eux autres.» (Yvon Deschamps, p.124). Et lui-même : «J'ai toujours contre la France un certain ressentiment. J'ai vu mon père en baver, mes frères revenir blessés de guerre, ma mère se tuer au boulot.» (p. 79). Mais aussi, ce qu'en pense Lorraine Pintal : «Les comédiens adoraient travailler avec lui-même s'il lui arrivait d'être un tyran. Il arrivait d'ailleurs avec sa culture française et, en même temps, il était un vrai Québécois, plus que nous (...).» (p.196). Le troisième registre est celui des productions dramatiques, depuis son *Piccolo* et sa *Roulotte* jusque aux grandes entreprises du *Quat'Sous* dont il abandonne la direction en novembre 1983. C'est évidemment l'aspect le mieux connu de sa carrière. Retenons que ce livre est une réussite qui dépasse la figure individuelle de Paul Buissonneau.